

cas, je me considérerai comme son fils... Elle ne me quittera plus...

—Pardonnez-moi, monsieur, répliqua le jeune docteur, c'est moi qui serai véritablement son fils, étant le mari de sa fille, et j'aurai le droit de garder ma mère...

Fabrice sourit.

—Aucune discussion, soyez-en sûr, dit-il, ne s'élèvera entre nous à ce sujet. Que Jeanne soit guérie... qu'elle soit heureuse... qu'elle vive pour nous aimer...

—Et pour nous aider dans notre vengeance ! dit Paula d'une voix grave qui fit tressaillir Fabrice et passer un frisson sur sa chair.

## IV

## CONFIDENCE MAL PLACÉE

Ainsi donc l'amour n'avait point amolli le métal inflexible dont était faite la volonté de mademoiselle Baltus.

Pas un seul instant Paula n'avait perdu de vue son objectif : la vengeance !

Fabrice dompta la révolte de ses nerfs et dit du ton le plus naturel :

—Alors, chère Paula, vous pensez encore que Jeanne vous sera d'un grand secours pour accomplir ce que vous avez résolu ?

—Je le pense toujours !! Je le pense plus que jamais !! Jeanne guérit portera la lumière dans les ténèbres qui nous entourent... Voilà pourquoi j'ai écrit à New-York, à M. Delarivière, afin qu'il m'indiquât par dépêche l'endroit où je trouverais Jeanne... Ce que d'ailleurs il n'a pas fait.

—Nous n'avons rien reçu... répliqua Fabrice. Votre lettre ne sera sans doute arrivée qu'après notre départ... Mais qui donc vous a révélé le secret que mon oncle voulait cacher à tout le monde !... Qui vous a dit que Jeanne était folle !...

—Le docteur Vernier...

—Comment l'a-t-il appris lui-même ?

—Vous ne le devinez pas ?

—Non... Il y a là toute une énigme qui me paraît insoluble...

—Écoutez-moi donc...

Paula raconta rapidement sa première visite à Georges Vernier, sa surprise profonde en découvrant que la malheureuse femme, devenue folle à Melun, dans un appartement de l'hôtel du *Grand-Cerf*, à la suite d'un spectacle hideux, était madame Delarivière, leurs recherches vaines, l'idée de se mettre à la tête d'une maison de santé, l'achat de l'établissement d'Auteuil, leur joie à tous les deux en y trouvant Edmée et sa mère, la conviction du docteur qu'il guérirait Jeanne, et la certitude qu'il croyait posséder de savoir par elle le nom de l'homme dont la mort sanglante avait troublé sa raison, et d'arriver à découvrir ainsi l'assassin véritable de Frédéric Baltus...

Fabrice, en écoutant ce récit, avait toutes les peines du monde à conserver une attitude calme.

Il se sentait pâlir et trembler. Son cœur par moments cessait de battre et son sang se glaçait dans ses veines.

—Nous avons eu bien des déboires et bien des déceptions... dit le docteur Vernier quand mademoiselle Baltus eut achevée. Un instant nous avons cru qu'il nous serait possible de nous passer de Jeanne...

—En vérité ! murmura Fabrice avec angoisse. Vous teniez donc un fil conducteur ?

—Du moins il nous semblait le tenir...

—De quoi s'agissait-il ? D'un indice ? d'un témoin ?

—Cet indice, ce témoin, si vous voulez, était le revolver dont l'assassin s'était servi pour commettre son crime.

Quelque fût son empire sur lui-même, le jeune homme devint blanc comme un mort et fut bien près de défaillir.

C'est à peine s'il put balbutier d'une voix éteinte :

—Vous aviez ce revolver ?...

—Oui...

—N'était-il donc pas déposé au greffe avec les pièces à conviction ?

—Il y était, mais le procureur de la République à Melun, avait autorisé le greffe à nous le remettre, sachant quel usage nous en voulions faire...

—Quel était cet usage ? Qu'espérez-vous ?

—Je comptais, répondit Georges, je comptais sur l'armurier de chez qui sortait le revolver, pour savoir à qui il avait été vendu... La crosse de l'arme, dans l'origine, était ornée d'un écusson dont, à la cour d'assises, on a constaté l'absence. Cet écusson portait certainement des initiales, et j'espérais retrouver le graveur...

—Eh bien ? demanda Fabrice haletant...

—Eh bien, répliqua le médecin, le fil d'Ariane s'est brisé dans ma main sans m'avoir servi... L'armurier, par suite des nombreuses ventes de revolvers pareils faites en 1870 au moment de la guerre, ne pouvait me donner aucun renseignement. Mon enquête se trouvait arrêtée dès le premier pas...

Fabrice respira.

—Chère Paula, dit-il en contraignant ses lèvres à sourire, la fièvre de vengeance que vous aviez allumée dans mes veines s'était un peu calmée, j'en conviens, mais la voilà qui se ravive... Autant que vous maintenant, j'ai hâte de voir la clarté jaillir dans l'ombre... Je suis prêt à joindre mes efforts aux vôtres... Ordonnez donc et disposez de moi !!

—Merci, Fabrice, répondit la jeune fille. Je savais bien que je pouvais compter sur vous...

—Vous n'avez pas douté de moi, n'est-ce pas ?

—Pas une minute...

—C'est donc à moi de vous dire : merci !

Puis Fabrice reprit, en s'adressant à Georges :

—Et maintenant, docteur, je voudrais voir Edmée et Jeanne...

—Nous allons vous conduire...

—Laissez ici votre chapeau, mon ami... dit Paula vivement.

—Pourquoi ?

—En voyant ce crêpe, la pauvre Edmée comprendrait bien vite le malheur qui la frappe...

—Vous avez raison, chère Paula... Vous pensez à tout...

Et le neveu du banquier, accompagné du docteur et de l'orpheline, monta tête nue chez Edmée.

Georges ouvrit la porte.

Fabrice entra.

Edmée, certes, ne s'attendait pas à la brusque apparition de son cousin, mais la présence de jeune homme n'avait rien de nouveau qui dût la surprendre beaucoup, puisque les voyageurs étaient attendus d'un jour à l'autre...

Cependant en le voyant seul, elle devint livide et, se dressant à demi sur sa couche, elle cria d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Mon père !... où est mon père ?... qu'avez-vous fait de mon père ?...

Georges s'élança vers la jeune fille.

Le terrible émotion qu'elle subissait causait au docteur une profonde inquiétude et lui faisait craindre une rechute immédiate.

—Chère Edmée, lui-dit-il, calmez-vous, je vous en supplie ! Il ne se passe rien qui doive vous alarmer... M. Delarivière n'est point encore à Paris, mais son retour ne tardera pas... Bientôt il sera près de nous...

Les paroles de Georges, et surtout sa voix, produisirent sur l'enfant leur effet habituel.

Elle se calma tout à coup et, tendant à Fabrice sa main blanche et presque diaphane, elle murmura :

—Pardonnez-moi, cousin, mon mauvais accueil involontaire. Je n'ai pas été maîtresse de moi... J'ai eu peur... j'ai perdu la tête... Mais je suis heureuse de vous voir, vous le savez bien... Expliquez-moi maintenant le retard de mon père...

Fabrice avait eu quelque peine à reconnaître sa cousine, tant le changement de la pauvre mignonne était grand.

Il se persuada que cet état maladif, cette amaigrissement, cette pâleur, provenaient d'un poison lent versé par Rittner, et il pensa :